

# FACÉTIES

## RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



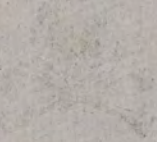
FACETTES

DE VOLITIONNAIRES



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



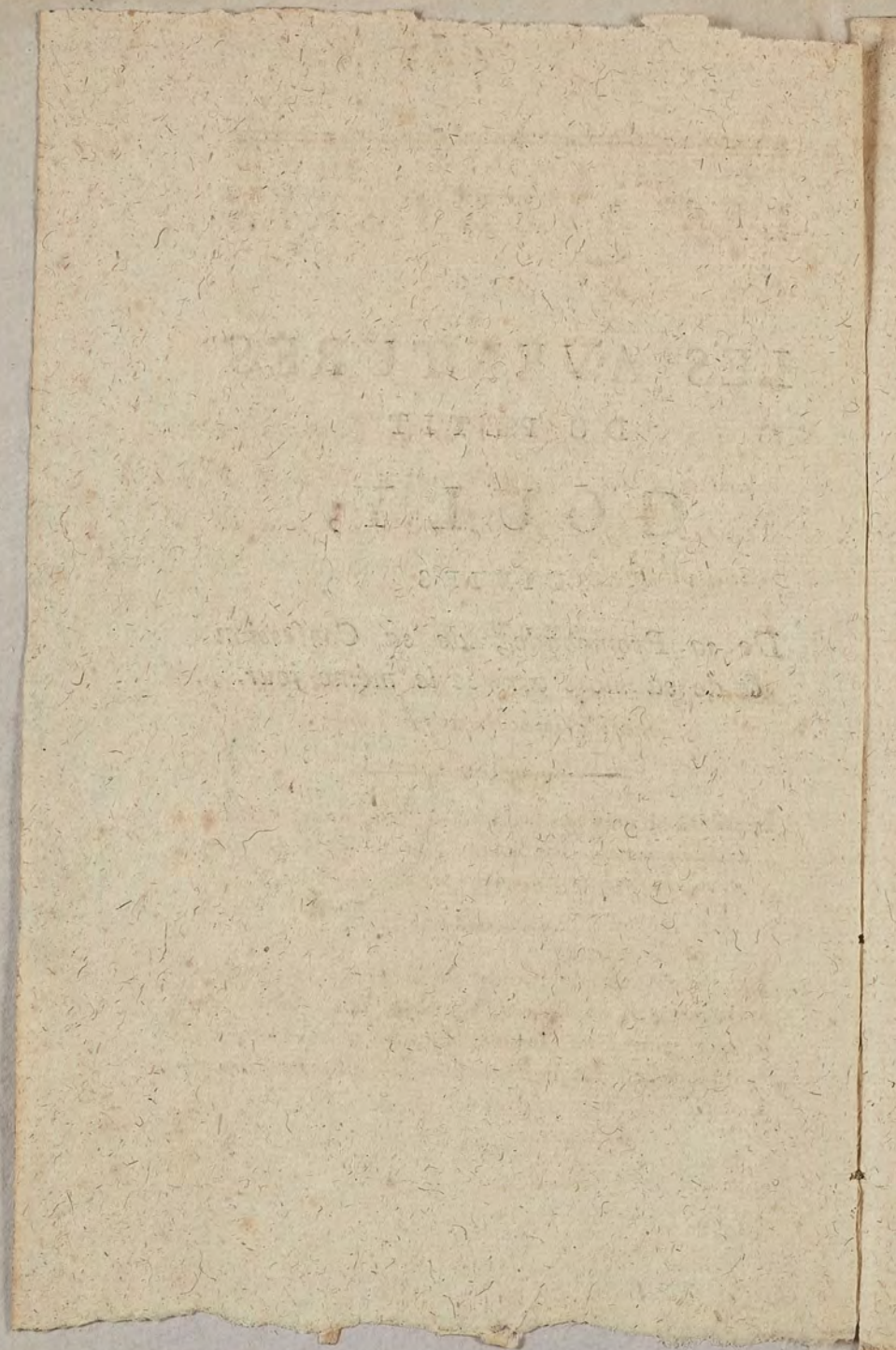


LES AVENTURES  
DU PETIT  
GOULY,

SUIVIES

*De sa Promenade, de sa Confession  
Et de sa mort arrivée le même jour.*







---

---

LES AVENTURES  
DU PETIT  
GOULY,

*Depuis son expulsion de la Convention  
nationale, le 9 Frimaire de l'an 3<sup>e</sup>  
de la République Française, une et  
indivisible;*

SUIVIES

*De sa Promenade, de sa Confession et de sa  
mort arrivée le même jour.*

---

*Nota. On observe que les mots en italique sont extraits  
du Mémoire du cher homme, intitulée : VUES GÉ-  
NÉRALES sur le Commerce et les Colonies.*

---

BONAVENTURE de Gouly ne reçut de la nature,  
ni la sagacité de la race blanche, ni la finesse de  
la race jaune, ni l'instinct aimable et touchante de  
la race noire : elle le destinoit à la dignité de *Prince-  
Colon.*

Arrivé très-jeune à l'Isle de France, Bonnaventure fut allaité par une africaine dont il mordoit le sein. Ses premières paroles furent : TAILLÉS-L'Y. Desqu'il put tenir un fouet, il couroit sur les noirs et les frappoit en regardant ses père et mère qui approuvoient de leur rire, ces heureuses inclinations. Elles annonçoient que le cher de Gouly commanderoit un jour à un grand nombre de *propriétés pensantes*.

En effet, pour nous débarrasser de sa trop longue enfance, disons que Monsieur de Gouly devint commandeur, gérant, propriétaire d'habitation, planteur de la troisième et de la seconde classe, et enfin prince-colon, maître comme un Boyard Russe de cent têtes d'hommes.

La révolution de France passa les mers; elle abattit à l'Isle de France le chef de Macnémara : les coupes-jarrets des noirs se tâtèrent la nuque. — Monsieur de Gouly prudent alors, caméléonisa, patriotisa, républicanisa et passa en France avec la qualité de député *des blancs* de l'Isle Maurice, après avoir fait une petite escale en Angleterre, relâche qui a relâché tant soit peu le civisme de Bonnaventure.

Guidé sans doute par le principe qu'il a manifesté depuis, que les plus intelligens doivent vivre aux dépens des bons, il se tût; et si son silence à la Convention le fit long-tems croire un sot, cette opinion lui étoit infiniment avantageuse.

Mais tourmenté bientôt du désir de prouver que *la race blanche acquiert dans les colonies une grande activité d'esprit que le désir de S'ENRICHIR échauffe prodigieusement*; il prouva qu'un colon travesti en écrivain de



France , peut avoir réciproquement en France la soif de s'enrichir , en deshonorant son cœur et sa plume.

Il écrivit donc à la Convention nationale sur soixante-douze pages , large in-quarto , qu'elle , ni ses décrets , ni la déclaration des droits , n'avoient le sens commun !

Hélas ! s'il s'étoit contenté de lui faire des contes ou des histoires ; Gouly seroit encore en vie. . . . . Elle pardonne les lieux communs. — Elle l'eut patiemment écouté dire *que le commerce a fait la richesse et la prospérité des nations* — Elle eut fait peut-être mention honorable de cette rabâcherie , car le lui rappeler maintenant , c'est mériter de la patrie. Passant rapidement de la création au brigand Alexandre , sans parler des esclaves des princes-colons Abraham et Laban , il eut trouvé grace devant l'Assemblée et les tribunes : enfin , Gouly ne seroit pas mort.

Mais il prétendit malheureusement que la nature a fait les rosiers rouges et jaunes pour ramper et fleurir sous les épines des rosiers blancs. Selon lui les roses jaunes et rouges étoient inodores ; la seule rose blanche avoit du parfum : selon lui les chiens à poil ras avoient plus de mœurs que les barbets noirs à poil cotonné ; il ne disoit pas que ceux-ci étoient les plus aimans et les plus fidèles. . . . . Pauvre Gouly , ces idées ne t'appartenoient pas ! — Avant ta mort tu révéleras ce mystère.

Le 9 frimaire , la Convention nationale se fit rendre compte des soixante-douze pages du *républicain* Gouly ; indignée de l'atrocité des principes qu'elles contenoient et de l'audace de les avoir fait imprimer sous son nom , elle improuva formellement par décret , ce libelle insensé ; elle déclara *Bonaventure Colon* , non hors la loi , mais



*Hors de la nature.* Les tribunes qui ne détestent pas moins les princes-colons que les princes du sang (titres et fonctions jadis synonymes) applaudirent à plusieurs reprises; certain député *jonquille*, dont le frère vit de trahison parmi les Anglais, cria de peur, bravo, bravissimo! Gouly l'esclave, se sauva des huées par le salon de la Liberté; abandonné de sa clique antropophage, à face blanche et à cœur noir.

Ce n'étoit plus le citoyen Gouly faisant comme ses pairs, couper les jarrets de ses esclaves, par sa pleine puissance et autorité coloniale; venant tranquillement ensuite s'asseoir sur les bancs de l'égalité, allant en missionnaire cultiver la *vigne des seigneurs* dans les départemens, revenant de mission en proconsul africain, consulté dans son étonnante sagesse par les comités, comme Jean-Jacques par la Pologne, fêté en même-temps par les amis des blancs en Espagne et en Angleterre — C'étoit B. de Gouly, comme il l'avoue lui-même, *venu des colonies* tout exprès pour être *conspué* et pour être..... *Que sais-je?* — On n'échappe point à sa destinée.

Mais l'instinct de la sottise mérite-t-elle le châtiment de la froide raison? La tête blanche de Gouly vaut-elle la peine que l'on y songe?

#### *Promenade de Gouly.*

Jadis une innocente raillerie promenoit en fête ces dégoûtantes tysiphones qui livrent les campagnes d'Hébé aux ardeurs de la jeunesse ainsi qu'aux démenées de la caducité. Le peuple renonce difficilement à ses vieux usages. — Les parisiens ne voient aucune différence



entre une vendeuse de femmes et un marchand d'hommes. Une ânesse fut conduite à la porte de Gouly. L'aliboron femelle fut caparazonnée tête et queue avec les soixante-douze pages des *vues générales* de l'auteur. Les mors de la bride furent décorés de cocardes blanches et noires ; et sur la croupière on avoit adroitement placé les mots : B. GOULY , qui sont au titre de l'ouvrage. Le peuple parisien nomma des députés pour haranguer le grand prince-colon , et l'inviter aux honneurs de la séance sur un individu *d'une race moins favorisée* que la sienne.

On frappe à la porte du prince. — Il n'ouvre point. Sa tête est perdu , il promet la liberté à son noir s'il veut le défendre. Un homme de sucre armer un orang-outang ! c'est que la vue du danger retrécit les *vues générales* ; c'est que le danger ramène dans l'ame du tyran le sentiment qu'il auroit voulu étouffer dans tous les cœurs.

Mais l'affricain trop fidèle n'a pas le tems de s'armer ; les portes sont enfoncées ; Gouly se cache sous le lit de son nègre : ainsi les lâches colons fuyoient à la Jamaïque et à la Nouvelle-Angleterre , pour éviter le service personnel , pour se vendre à leur tour.

Les députés respectueux pour l'ombre de la représentation nationale , l'assirent doucement sur un fauteuil , et l'un d'eux lui parla ainsi :

#### *Discours des Députés.*

« Vil propagateur de l'esclavage , ennemi juré de l'harmonie entre toutes les nuances humaines , le peuple vient en masse te dévouer à l'opprobre. *Ainsi que le nègre*, le français saisit avec la plus grande perspicacité les défauts de ceux qui le gouvernent. Admis au rang

de représentant de la nation Française, apprends, consommateur d'hommes, que tu es le délégué de toutes les couleurs arrachées à l'esclavage. Quoi ! Gouly, c'est avec un stylet encore tout sanglant des blessures des noirs que tu oses tracer sur les murs sacrés de la Convention, que ces hommes si persécutés et toujours bons, à jamais fidèles, *ne sont que des animaux faits pour l'esclavage*. Tu nous caches, barbare, qu'il en est parmi eux qui, inconsolable de la perte de la liberté, s'étouffent en avalant leur langue, ou se pendent sous les fenêtres de leurs bourreaux avarés. Tu dis *qu'ils parlent peu, mais qu'ils chantent; qu'ils souffrent, mais qu'ils ne se plaignent pas; qu'ils jouissent du présent et qu'ils ne conçoivent pas l'avenir; qu'ils n'inventent jamais et qu'ils imitent; que jamais le rire ne vint animer leurs joues; que le sentiment de la douleur ne fit jamais couler leurs larmes.*..... Tyran ! tu viens d'avouer les crimes des colons; tu viens de rendre un hommage involontaire au caractère ineffaçable de la liberté, jusque dans les chaînes de la servitude. Mais toi, Gouly, dont la féroce nature s'oppose à l'égalité avec les bons *affricains*, regarde-toi..... Comme un instant de revers avilit ton cœur et décompose ton être ! te voilà *sans physionomie, tes traits sont sans expression, tes yeux sans vivacité; ta figure présente l'image de la stupidité !* lève-toi, marche et montre nous si tu t'animes *au son du tambour*, comme les hommes que tu méprises.

Envain Gouly observa qu'il souffroit encore du gros rhume qu'il avoit gagné le 16 pluviôse, jour du décret relatif aux hommes de couleurs. — On rit.

Envain il représenta qu'il venoit d'annoncer à toute la



France dans ses vues générales sur le commerce des Phéniciens, que cette coqueluche l'avoit obligé de garder la chambre trois jours. — Et que le décret du 9 frimaire venoit de lui occasionner une toux sèche qui exigeroit sans doute le lit plus long-tems. — On murmura. Il fallut descendre et monter à contresens sur le dos de la citoyenne Gouly, du peccata triumphal.

Avant que la marche s'ébranlât, deux crieurs blancs dirent au peuple : Gouly a blasphémé la nature, avili la Représentation nationale, tenté le déchirement de la République. — Gouly agioteur de principes, frippier d'esclaves, marchand d'or, de sucre et de sang, est châtié par les hommes libres.

#### *Promenade du Prince-Colon.*

Gouly partit la queue de la citoyenne dans la main, emblème de la fatuité qui se laisse conduire à rebours par les faux principes et les passions honteuses; on lui donna pour sceptre une longue canne à sucre ensanglantée; on le vêtit d'un sambenito couvert de supplices de noirs et de mulâtres, en lui disant :

« Tu voulois un costume particulier, Gouly, Eh bien celui-ci prouvera aux blancs, aux noirs et aux jaunes, à toutes les races, que celui qui le porte, loin d'être la nation en personne, n'en est que l'écume et l'exécration. »

Deux cent trompes ouvroient la marche. Le prince triomphateur excitoit plus de risées que cette musique discordante. Son ame coloniale s'animoit aux sons bruyans d'un tambour de basque et des voix exprimées

*avec force : elle sembloit n'être accessible que par l'organe de l'ouïe. Au contraire du nègre opprimé, ce blanc oppresseur étoit sans pudeur et non pas sans honte, tandis que son serviteur noir versoit des larmes de l'affront fait à son ancien tyran, cachoit au peuple avec soin les cicatrices des blessures qu'il lui avoit faites, et soutenoit la débilité physique d'un bourreau d'hommes panaché aux trois couleurs.*

Arrivés sur la Place des Victoires-Nationales, on fit lire à Gouly à haute voix le décret de liberté générale qui vaut lui seul trente victoires. De-là on l'introduisit à l'hôtel Massiac, le Coblentz colonial de Paris. Dans la cour de cette fosse aux tygres on brûla l'ouvrage à perte de vues des cannibales planteurs ; on descendit Gouly de sa monture conjugale ; il tomba en défaillance, et deux jeunes noirs arrivant du Cap-Français, s'étant informé de la cause de cet attroupement, descendirent promptement de voiture et firent avaler à Gouly du Taffia fabriqué par des mains libres, et lui disant : « Bois, Blanc, cette liqueur n'est pas mêlée de sang ; elle est pure. Elle coûte un peu plus cher que quand nous étions esclaves ; mais elle est plus douce ! »

Le peuple Parisien, satisfait d'avoir vengé l'espèce humaine, se retira avec beaucoup de tranquillité. Gouly reprit ses sens et le chemin de sa maison, sans recevoir une injure, accompagné de son nègre Zaco, qui ne l'avoit pas quitté. A peine fut-il couché qu'une fièvre ardente s'empara de sa raison.



*Fèvre chaude de Gouly.*

« J'ai mérité mon supplice , s'écrioit-il , d'une voix épouvantable ; Affricains , hommes de Couleurs , donnez-moi la mort ; vangez sur Gouly les crimes de la race blanche... Tuez-moi... que tardez-vous ? pourquoi cette pitié ?... Non , point de miséricorde ; Gouly est indigne du pardon. La nature offensée !... mames d'Ogé ! victimes infortunées !.... ô ! que l'avarice donne de férocité ! armez-vous de fouets ; faites ruisseler mon sang ; mutiliez mes membres ; ensevelissez-moi dans une chaudière bouillante ; faites-moi périr sur les corps encore fumans de nos frères lâchement assassinés. »

Et puis , lorsque son transport s'appaisoit un peu , il soupiroit ; il reprenoit d'une voix douce : « Généreux Affricains , ne m'enlevez pas de vos genoux que je presse contre mon sein. — Que la nature est une bonne mère ! comme elle veille au salut de tous ses enfans ! — que ses sentimens sont pénétrants et doux ! quelle jouissance inconnue , Gouly !.... Ton cœur palpite pour tous les hommes ; — délicieuse fraternité , hélas ! ai-je pu si long-temps te méconnoître ? O ! vous , race de mon espèce , j'adore dans vos formes et dans vos couleurs , la fécondité toute-puissante et la bien-faisante bonté du Créateur suprême. »

Un sommeil tranquille succéda à tant d'agitations. Mais la santé de Gouly ne put les supporter plus long-temps. Son *gros rhume* dégénéra en phtizie , et sentant approcher l'heure où la mort efface toutes les couleurs sous l'éponge absorbante de l'éternelle égalité , il pria son fidèle Zaco d'aller chercher un Nègre de sa

Section, qui, établi depuis vingt ans à Paris dans un magasin enrichi par la probité, plaçoit à haut intérêt ses bénéfices sur la tête des pauvres *Blancs* abandonnés de leur race qui pleure avec facilité; mais qui soulage rarement. Azemi est le nom de cet homme vertueux.

Quand Azemi fut entré, Gouly prit ses mains et les mouilla de larmes. Econte, lui dit-il, ma confession dernière, et promets-moi de la publier. — Je te le jure, repris Azemi. — Eh! bien, écris:

*Confession de Gouly et sa mort édifiante.*

Je meurs victime de mon éducation féroce, de l'insensibilité des Colons, et de la corruption des ennemis de ma Patrie. — Sur le bord du tombeau, un nouveau jour m'éclaire: il faut parler, mon frère; il faut révéler d'importantes vérités. — Econte:

Les Colons ont voulu profiter de la révolution pour se rendre indépendans. — Avec des forces pour la soutenir, on ne nous eût pas vu feindre si long-temps de tenir à la mère Patrie. — Notre foiblesse a été le thermomètre de toutes nos bassesses, de toutes nos perfidies, de tous nos crimes. C'est elle qui nous a fait négocier à la fois et tour-à-tour avec les ministres de Capet et les cours de Georges et de Charles; — et tandis que partie de nous livroient Jérémie et le Môle aux ennemis, les autres protestoient en France de la fidélité des traîtres. Ici, nous faisons la cour à toutes les factions; nous calomnions toujours celle qui succomboit; toujours nous traitâmes les amis des droits de l'homme de Girondistes, de Brissotins, d'Hé-



bertistes, de Robespierrots, sans connoître leurs opinions ; telle fut notre politique.

Dès que nous appercûmes que la victoire ne se rangeoit du côté d'aucun parti ; mais que constante amie de la République, elle ceignoit chaque jour ses drapeaux de lauriers, nous pressentîmes la chute de Carthage, et la nécessité fâcheuse de se rapprocher de la moderne Rome.

J'étois Représentant du peuple, les Colons m'ont chargé de tromper le Peuple. Ils ont cru que la Convention, enivrée de la gloire de tant de combats heureux, ne pourroit s'occuper du bonheur des nouveaux libres ; ils m'ont choisi pour profiter de son yvresse. — Mais, vain espoir ! la Convention nationale a conservé le calme de la raison ; si elle est transportée aux récits des succès de ses guerriers, elle est bien plus sensible aux douces étreintes de la nature : — j'ai fait, hélas ! imprimer les vues liberticides des Colons et du trône. J'ai proposé dans la République une seconde République ; dans l'état indivisible, un fédéralisme au premier chef ; deux Républiques enfin dans la France libre, dont l'une, fondée sur la vertu, soutiendrait de son crédit, de son argent, de ses soldats et de ses vaisseaux ; l'autre, fondée sur l'immoralité, l'ingratitude, la banqueroute, l'orgueil et la tyrannie.

J'ai, le tu sais, prétendu que les noirs Colons n'étoient pas *esclaves véritablement* ; que notre autorité sur eux étoient *paternelle et domestique* ; qu'ils étoient *plus hommes que les paysans et les ouvriers de la Métropole*. J'ai soutenu que les Nègres n'étoient que des *animaux étrangers* ; tandis que c'étoit nous,

bêtes féroces , qui étions étrangers à tous les sentimens d'humanité. J'ai poussé l'impudeur jusqu'à dire que les mots *non-libres* ne pouvant dans aucune circonstance devenir synonyme du mot *esclave*, il s'ensuivoit que *l'Assemblée constituante*, qui avoit donné aux esclaves l'état non-libre, avoit elle-même décrété la liberté de ceux-là, et la leur avoit donné sans leur en laisser la jouissance !

En conséquence de tant d'atroces manœuvres , je demande pardon aux nations de l'univers, d'avoir écrit que *l'égalité ne peut être constitutionnellement établie que dans les rapports des individus de chaque race et entr'eux seulement.*

Je demande également pardon d'avoir publié que les *Colons qui se sont donnés à l'Espagne et à l'Angleterre, ne sont que des enfans égarés que la mère Patrie doit rappeler au bercail ; et que la Convention nationale doit, par une bénigne adresse, inviter ces lâches émigrés à rentrer dans les Colonies pour y faire des loix coloniales ; c'est-à-dire, des statuts de sang.*

Je demande trois fois pardon aux noirs , aux jaunes , aux cuivrés , aux rouges et aux blancs à cheveux plats rouges , crépus , noirs et châtins , d'avoir , organe impur de l'avarice orgueilleuse des Européens dégradés , d'avoir proféré en leur nom à la Convention nationale ces abominables blasphèmes , ces mensonges impudens.

*« Nos terres sont cultivées par un Peuple que la nature semble avoir d'elle-même condamnée à la servitude ; nos rapports avec ce Peuple étoient ceux d'un père de famille occupé sans cesse des besoins de ses en-*



*fans. La couleur de ce Peuple vous montre assez que la nature a placé loin de vous l'Affricain. Gardez-vous, Français, de sacrifier à l'ivresse d'une liberté nouvellement acquise, les RICHESSES IMMENSES QUE VOUS DEVEZ AUX PEUPLES D'AFFRIQUE. Comme la société est fondée sur les besoins, elle est nécessairement entre les hommes une AFFAIRE DE CALCUL ».*

A ses mots Gouly tomba en défaillance. Son Nègre Zaco, l'humain Azemi, cherchent en vain à rappeler ses sens.... Gouly n'étoit plus.

Azemi donna la sépulture dans son jardin au prince Colon mort en homme sensible; et tous les jours le fidèle Zaco va verser des pleurs sur sa tombe, où l'on a fait graver ces mots remarquables de Bonaventure Gouly :

LE NÈGRE PERD PROMPTEMENT LE SOUVENIR DES CHATIMENS, MÊME DE CEUX QU'IL CROIT INJUSTES.

*Vues générales de Gouly, page 36.*

*Nota.* L'auteur du Mémoire de Gouly et les princes Colons ses complices, ayant appris sa mort, ont été le dénoncer par pétitions et par placards. Ils nient l'avoir connu, et appellent, suivant leur louable coutume, ceux qui les démasquent des Goulistes, ou des Girondins.

*Question.*

A quelle famille vaut-il mieux appartenir ?... à celle de Goulin ou à celle de Gouly. — *Réponse.* Ni à l'une ni à l'autre.



